

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 6

Artikel: Clint Eastwood : le dernier des cow-boys entre à la cinémathèque
Autor: Creutz, Norbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931207>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Clint Eastwood

le dernier des cow-boys entre à la cinémathèque

Acteur, réalisateur, auteur, icône: Clint Eastwood a déjà marqué le 7^e art d'une empreinte indélébile. Alors que, pour ses 70 ans, il s'est offert une année de pause après «Space Cowboys», la Cinémathèque suisse en profite pour lui rendre un vibrant hommage. En deux parties.

Par Norbert Creutz

Qui s'en souvient encore? Il fut un temps, pas si lointain, où le nom de Clint Eastwood était honni par toute l'intelligentsia, l'acteur de «L'inspecteur Harry» («Dirty Harry») décrié comme un dangereux macho-facho et le réalisateur de «Josey Wales hors-la-loi» («The Outlaw Josey Wales») perçu comme un anachronisme. Le chemin parcouru par ce jeune premier de seconde zone, qui rencontra une gloire tardive en venant jouer dans un obscur western européen et se retrouve, un quart de siècle plus tard, fêté comme l'un des plus grands cinéastes de la planète, est d'autant plus impressionnant. La Cinémathèque suisse propose de le redécouvrir, à commencer par un premier volet qui nous mène jusqu'à 1980 et «Bronco Billy».

Tout commence bien sûr par la trilogie de Sergio Leone, «Pour une poignée de dollars» («Per un pugno di dollari», 1964), «Pour quelques dollars de plus» («Per qualche dollaro in più», 1965) et «Le bon, la brute et le truand» («Il buono, il brutto, il cattivo», 1966), dans laquelle Eastwood impose son personnage d'«homme sans nom» laco- nique, individualiste et cy-

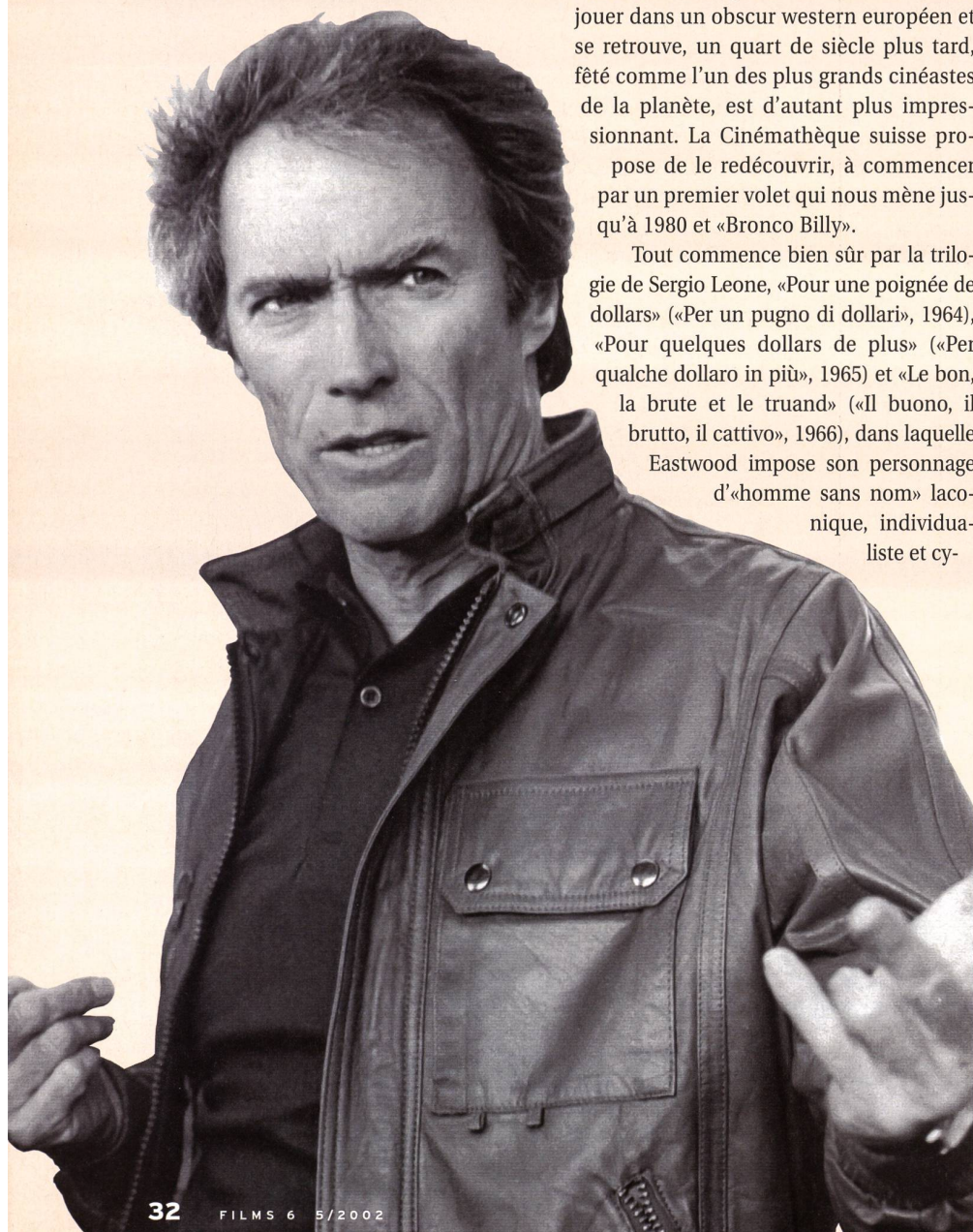


nique, poncho mexicain sur les épaules, cigarillo au bec et gâchette infailible. Une icône restée mondialement célèbre, au même titre que les thèmes musicaux d'Ennio Morricone. Mais ce qu'on ne sait pas forcément, c'est comment il s'est retrouvé là, au bon endroit au bon moment.

Sauvé par le western spaghetti

Né le 31 mai 1930 à San Francisco, le jeune Clint est un enfant de la Grande dépression, ballotté d'une école à l'autre au gré des emplois de son père. Sans vocation particulière, il passe deux ans à l'armée et multiplie les petits boulots quand il ne hante pas les boîtes de jazz, sa passion. «Au fond, je suis un vagabond», dira-t-il plus tard. Heureusement, sa belle prestance (1 m 93, une carrure d'athlète et des yeux verts) lui vaut un bout d'essai à la Universal, aussitôt transformé en contrat d'un an: il sera acteur. A vrai dire, c'est à peine si on l'aperçoit dans ses premiers films, de 1955 à 1958. Alors que sa carrière stagne, il décroche l'un des rôles principaux de la série western «Rawhide», dont le succès de longue durée (sept saisons) donnera à ce grand timide quelque assurance. C'est aussi à la télévision que Leone le repère: il apprécie la lenteur de sa démarche, est frappé par le contraste entre son regard d'acier et sa voix étrangement douce. Mais il s'en faut de peu, quelques milliers de dollars de moins que ce qu'exigeait l'acteur Richard Harrison – le choix des producteurs – pour qu'il devienne «l'homme sans nom».

Le reste est connu: un remake non avoué de «Yôjimbô» de Kurosawa, une fausse suite plus aboutie dans laquelle Eastwood affronte Lee Van Cleef, puis un film plus ample sur fond de Guerre de sécession avec Eli Wallach comme troisième larron, et c'est la renommée mondiale. Vedette à 35 ans, Eastwood choisit alors de consolider aussitôt sa position aux Etats-Unis. Il fonde sa propre





compagnie, Malpaso, et enchaîne sur une série de films commerciaux: «Pendez-les haut et court» («Hang'em High») de Ted Post, «Un shérif à New York» («Coogan's Bluff») et «Sierra torride» («Two Mules for Sister Sara») de Don Siegel, les films de guerre «Quand les aigles attaquent» («Where Eagles Dare») et «De l'or pour les braves» («Kelly's Heroes») de Brian G. Hutton, sans oublier une comédie musicale dans laquelle il chante: «La kermesse de l'Ouest» («Paint Your Wagon») de Joshua Logan. Son indépendance d'esprit, elle, se manifeste à partir du vénéneux «Les proies» («The Beguiled») de Don Siegel où, dans le rôle d'un soldat blessé qui sème la zizanie dans un pensionnat de jeunes filles, il écorne son image de marque.

A l'ombre de l'inspecteur Harry

En 1971, encouragé par son mentor Don Siegel, Eastwood passe enfin à la réalisation avec un modeste thriller, «Un frisson dans la nuit» («Play Misty for Me»). Ce précurseur de «Liaison fatale» («Fatal Attraction»), où il joue un DJ harcelé par une conquête psychopathe, est déjà un coup de maître. Mais c'est un nouveau succès planétaire, celui de «L'inspecteur Harry» qui lui vaut enfin la place de star numéro un au box-office – il détrône John Wayne – et les coudées

franches. Le fond idéologique a beau être assez infect, c'est un polar brillant qui impose un personnage original de flic désenchanté et expéditif. Assis sur une mine d'or, Eastwood reviendra quatre fois à Harry Callahan, en le remettant toujours plus en cause.

Dès lors s'impose une sorte de schéma de carrière: d'un côté les films qu'il réalise et dans lesquels il s'implique totalement, de l'autre ceux qu'il confie à des faiseurs et dont le but principal est d'assurer sa popularité – sa société Malpaso chapeautant le tout. Distinction hasardeuse. En effet, avec le jeune Michael Cimino sur «Le canardeur» («Thunderbolt and Lightfoot»), Eastwood tombe sur bien mieux qu'un tâcheron, alors qu'il réalise lui-même une commande avec le film d'espionnage «La sanction» («The Eiger Sanction»), dernier opus pour Universal avant qu'il ne déménage ses bureaux chez Warner Bros. Par contre, il renvoie le cinéaste Philip Kaufman pour signer lui-même «Josey Wales hors-la-loi» lorsqu'il constate que le film lui tient trop à cœur...

La naissance d'un auteur

Où se situe le meilleur d'Eastwood dans ces années d'avant la consécration de «Pale Rider», «Bird» et «Impitoyable» («Unforgiven»)? Déjà dans ses westerns, «L'homme des hautes plaines» («High Plains Drifter») et «Josey Wales hors-la-loi», il parvient à concilier le baroque hérité de Leone avec un classicisme américain appris chez Ford, Walsh, Hawks ou Mann. Mais aussi dans un film inattendu comme «Breezy», dans lequel il raconte avec une incroyable délicatesse la régénération d'un quinquagénaire (William Holden) grâce à sa relation avec une jeune hippie. Ou dans ce film d'action avant la lettre qu'est «L'épreuve de force» («The Gauntlet»), dans lequel il se frotte enfin à un véritable personnage féminin incarné par Sondra Locke, sa compagne du moment. Par contre le duo «Doux, dur et dingue» («Every Which Way But Loose») et «Ça va cogner» («Any Which Way You Can»), cocktails d'autodérision et d'humour *redneck* à base de bagarres burlesques et de musique country, a de quoi laisser songeur.

C'est dans le formidable «Bronco Billy», film de cirque dans lequel on peut lire une sorte d'allégorie de Malpaso et de toute l'Amérique, qu'on trouve Eastwood enfin réconcilié. A 50 ans, la remise en question radicale de son machisme, d'une certaine complaisance envers la violence, et surtout l'art souverain de la mise en scène sont encore devant lui, mais le dernier des cow-boys s'est déjà doublé d'un auteur considérable. ■

Suite au prochain numéro.

Rétrospective Clint Eastwood (première partie), Cinéma-thèque suisse, Lausanne. Du 20 mai au 30 juin. Renseignements: 021 331 01 02.

«Le port de la drogue» à Genève

La belle série de rééditions du CAC-Voltaire s'enrichit ce mois-ci d'un fameux «film noir» de Samuel Fuller, où il n'est nullement question de drogue mais bien d'espions communistes. Les protagonistes sont un pickpocket, une prostituée et une indic des bas quartiers de New York, entrés en possession d'un microfilm convoité. Politiquement discutable, le film vaut surtout pour l'expressivité d'une mise en scène qui joue de l'alternance entre éclats de violence et moments de tendresse. (nc)

«Pickup on South Street» (1953). CAC-Voltaire, Genève. Renseignements: 022 320 78 78.

A la redécouverte d'Autant-Lara

Tenu pour cynique, égratigné par la critique de la Nouvelle Vague et honni pour ses sympathies tardives pour l'extrême droite, Claude Autant-Lara mérite d'être redécouvert comme cinéaste. Avec ses films les plus connus («L'auberge rouge», «La traversée de Paris»), on pourra voir «Ciboulette», auquel Jacques Prévert a collaboré, et le court métrage «Construire un feu», pour lequel un objectif anamorphique (à l'origine du cinémascope) est utilisé. (cl)

Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 20 mai au 30 juin. Renseignements: 021 331 01 02.

Schwizgebel, «petite» intégrale

Sa dernière création, «La jeune fille et les nuages» a remporté cette année le Prix du cinéma suisse pour le court métrage: une première pour un film d'animation! Et une récompense méritée pour ce cinéaste qui fait œuvre depuis trente ans. Né en 1944, Georges Schwizgebel a d'abord suivi une formation de graphiste à Genève, avant de fonder les Studios GDS en 1971. Au fil des ans, expérimentant sans cesse de nouveaux jeux de formes, de figures et de rythmes, il a réalisé 12 films allant de 30 secondes à 10 minutes... au maximum. (fm)

Intégrale de Georges Schwizgebel en présence du cinéaste. Cinéma-thèque suisse, Lausanne. Vendredi 10 mai à 21 h. Renseignements: 021 331 01 02.

La Cinéma-thèque en musique

Deux soirées avec accompagnement musical sont proposées en mai. L'occasion de (re)découvrir «Metropolis» de Fritz Lang aux sons de l'Ensemble Aljosha Zimmermann, ainsi qu'une sélection de courts métrages muets accompagnés par un mini-ensemble de l'Ecole de jazz et de musique actuelle de Lausanne: «Le ballet mécanique» de Fernand Léger, «Inflation» et «Le fantôme de la matinée» de Hans Richter, ainsi que «Non, tu exagères» («Now You Tell One») et «Pour épater les poules» («Egged On») de Charles R. Bowers. (lb/cl)

«Metropolis», le 1^{er} mai à 20 h 30. «Soirée EJMA», le 7 mai à 21 h. Cinéma-thèque suisse, Lausanne. Renseignements: 021 331 01 02.

Là-haut, sur la montagne

En mai, le CAC-Voltaire présente une copie neuve de la magnifique «Ballade de Narayama» de Shôhei Imamura (1982). Ce drame s'inspire d'une coutume japonaise imposant aux anciens de quitter leur famille à l'âge de 70 ans pour aller mourir sur le flanc d'une montagne. Ce film s'inscrit dans un cycle en l'honneur de l'année des montagnes de l'ONU. (cl)

Cycle Films de montagnes: «Narayama bushiko». CAC-Voltaire, Genève. Du 17 mai au 2 juin. Renseignements: 022 320 78 78.